

# Psychologie animale

par Michel HACHET, docteur vétérinaire,  
président de CELT

Il y a bien longtemps, j'ai eu l'occasion de faire une extraordinaire observation que je n'ai jamais publiée. Elle aurait pu légitimement prendre place dans quelque savante revue de psychologie comparée ou de science vétérinaire, mais puisque ces remarquables événements se sont déroulés à Toul, qu'ils ont un lien avec notre ville et pour en sauver la mémoire (ainsi que beaucoup me l'ont conseillé) j'en offre la publication à Etudes Tuloises.

C'était au milieu du XX<sup>e</sup> siècle que j'ai vécu cette extraordinaire succession d'événements. J'habitais à Toul où j'exerçais depuis quelques années la profession de vétérinaire. Le principal acteur de cette étonnante aventure était un grand chien berger belge de robe fauve apparenté à la race Tervuren qui, d'ailleurs, n'était pas particulièrement caressant et donnait l'impression d'un personnage plutôt agressif, peu sociable, capable d'assumer la fonction d'un redoutable gardien. Il s'appelait Dick et appartenait à monsieur Thebert (ou Tebert ?) qui exerçait le métier de garagiste dans le faubourg Saint-Mansuy au nord de Toul. Son atelier était situé au bord de l'avenue Albert 1<sup>er</sup> dans une dépendance de l'ancienne abbaye bénédictine.

À cette époque, dans les années succédant à la deuxième guerre mondiale, la circulation automobile et l'entretien des véhicules posait bien des problèmes. La production des voitures avait certes repris, mais les besoins excédaient très largement le rythme de fabrication et beaucoup d'utilisateurs roulaient avec de très vieux véhicules. Ce qui compliquait l'usage de ces derniers, c'est qu'ils étaient chaussés de vieux pneumatiques qu'on usait au-delà de toute limite raisonnable.

Les pneus neufs faisaient l'objet d'un sévère rationnement et il fallait s'armer de beaucoup de patience pour en acquérir. Le résultat de cette situation

est qu'on était obligé de rouler avec deux ou même trois roues de secours car on était quotidiennement confronté à une ou plusieurs crevaisons. Elles étaient d'autant plus fréquentes que les routes ravagées par les dégâts de la guerre étaient en pitoyable état et, qu'à cette époque, traînaient encore à leur surface des éléments vulnérants métalliques aujourd'hui bien rares : des clous de chaussures ou ceux qui se détachaient des fers des chevaux de trait qui, à cette époque, étaient encore relativement nombreux. On comprendra alors, que les visites au garage étaient fréquentes et quasi quotidiennes !

Ainsi, lors de ces passages obligés dans l'atelier de monsieur Thebert, celui-ci me fit examiner les oreilles douloureuses de son chien qui souffrait d'une otite parasitaire, affection assez fréquente provoquée par un acarien (*Otodectes cynotis*). Ayant posé le diagnostic, j'entrepris immédiatement le traitement et donnai au maître de l'animal le moyen de le poursuivre.

Quelque temps après, alors que j'avais déposé au garage ma voiture pour je ne sais quelle réparation, le maître des lieux me l'a aimablement reconduite à mon domicile au 21 rue Général Foy, en ville et il avait embarqué Dick dans cette vieille et vénérable Citroën C4 pour lui offrir l'occasion d'une promenade pédestre lors de leur retour au bercail. C'est la seule occasion que Dick eut de connaître mon domicile.

Puis se sont écoulés deux ou trois mois et il est arrivé un jour, au milieu de l'après-midi que, le brave Dick qui, habituellement, ne quittait guère l'atelier du garage, est allé, demandez-lui pourquoi ! vagabonder devant celui-ci au beau milieu de la route. Ce qui devait arriver arriva : il se fit heurter par une voiture, poussa un cri de douleur qui attira son maître. Celui-ci l'appela pour le rassurer et prendre éventuellement soin de ses maux. Mais Dick resta sourd à sa voix et

s'enfuit en courant vers la ville. Son maître ignorait bien évidemment quelle était sa destination.

Or, il arriva que quelques instants plus tard, ayant entendu du bruit dans mon corridor, je suis sorti de mon bureau pour me trouver en présence de ce Dick que j'ai tout de suite identifié, me demandant la cause de sa visite insolite. Ayant téléphoné à son maître, celui-ci me raconta le choc du véhicule, la fuite éperdue du quadrupède victime dont il ignorait la destination et j'ai pu tout de suite le rassurer, non seulement sur sa présence mais sur la bénignité des conséquences du traumatisme. Il est venu tout heureux le récupérer.

Pourquoi cette histoire est-elle digne de mémoire ? C'est, à mon avis, un remarquable exemple d'intelligence animale mettant en relief, chez un chien, non seulement des capacités de mémoire, mais, un véritable raisonnement associant, dans sa conscience animale des informations dont il tire une conclusion entraînant une décision.

Analysons ce qui s'est passé dans sa conscience canine : *Cet humain que je vois pratiquement tous les jours a la capacité de soulager les désagréments physiques ou douleurs qui peuvent m'affliger. Cet humain habite à tel endroit. Je suis affronté à un événement physiquement douloureux. Je me rends auprès de celui qui soulage les maux physiques.*

Ce qui est remarquable, c'est la mémorisation, par cet animal, de connaissances acquises à des périodes



des chronologiques différentes aboutissant, avec encore un nouveau décalage chronologique, à une décision.

Je ne vois pas la possibilité de donner une autre définition à ce comportement que celle d'un véritable raisonnement. Il ne s'agit, à mon avis, ni de comportements instinctifs, ni de réflexes conditionnés, je ne vois pas d'autre désignation que celle d'intelligence.